

tecteur si dévoué. Ah ! qu'ils se rassurent, Messieurs, nous nous portons tous solidaires de notre vénérable maître ; et l'émotion qui vous gagne m'apprend assez que cette partie de son héritage ne sera point répudiée !

« Facile et confiant, ne voyant rien autre dans la médecine qu'une science, plein de sollicitude et vraiment paternel pour ses jeunes confrères, rayonnant partout au dehors l'aménité, fruit naturel d'une conscience irréprochable, nous le voyions vieillir sans appréhension. Son caractère enjoué, ses vives saillies, son infatigable activité, sa voix toujours jeune nous promettaient encore pendant de longues années sa coopération à nos travaux. Mais des déceptions répétées, mais l'ingratitude entrevue furent pour ce cœur si loyal d'amères, d'incurables blessures. Frappé à mort et se sentant atteint, durant sa longue agonie, qui de nous ne l'a vu oublier ses cuisantes souffrances pour répondre par un sourire à une parole d'encouragement ? Sans cesse affable et gracieux, souvent il simulait le sommeil afin d'épargner la sensibilité de ses amis ; mais il savait toujours s'éveiller pour les reconnaître ou les remercier.

« Enfin la lutte est terminée. Tes maux sont finis. Pour toi ce n'est pas l'oubli, c'est la réparation et le repos qui commencent. Ta mémoire ne périra pas ; l'attachement le plus sincère, une reconnaissance bien légitime nous la rendront éternelle. Ame généreuse et tendre, spontanément épanouie à tous les sentiments affectueux, ne t'étais-tu pas fait un ami de chacun de nous ? Pour ton inépuisable bienveillance le corps médical n'était qu'une vaste famille. Ceux qui l'entourent, qui se pressent pour prolonger cet adieu suprême, combien de fois ne les as-tu pas appelés tes frères, tes enfants ? Ton exemple les instruira ; ta noble vie leur apprendra comment le médecin sait quitter cette terre sans trouble ni regrets du moment où le déclin de ses forces l'avertit qu'il ne peut plus y faire le bien ! »

LE DOCTEUR PRAVAZ.

Après quelques jours de maladie, le 24 juin 1853, le docteur Pravaz a succombé à une affection cérébrale. C'est une perte que ressentiront à plus d'un titre la science et la médecine lyonnaise.

Dans la *Gazette médicale de Lyon*, un juge compétent, M. le docteur F. Barrier, a écrit les lignes suivantes sur le compte de son collègue. Nous ne pouvons mieux faire que de les reproduire ici :

« M. Pravaz est mort à l'âge de soixante-deux ans seulement, naguère encore plein de force et livré jusqu'au dernier moment à la poursuite des beaux travaux scientifiques qui ont signalé sa carrière. Ces travaux méritent un examen approfondi que nous ne pouvons pas même esquisser ici. Nous nous bornerons à rappeler qu'il prit part au perfectionnement de la lithotritie, et émit peut-être le premier l'idée d'appliquer le galvanisme à la coagulation du sang dans les artères. Plus tard il se livra d'une manière spéciale à l'étude et à la pratique de l'orthopédie. On lui doit des mémoires sur divers points de cette branche de la médecine, mais c'est par ses travaux sur la luxation spontanée du fémur qu'il se plaça dans la science à un rang élevé. Il a démontré la puissance d'un traitement méthodique dans cette maladie réputée incurable, et, s'il n'est pas le premier qui ait eu des succès, il a eu du moins le mérite d'en démontrer l'authenticité et d'enrichir l'art médical d'une conquête désormais incontes-